

Les grandes filles

Denise Desautels

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desautels, D. (1998). Les grandes filles. *Moebius*, (78), 80–84.

DENISE DESAUTELS

Les grandes filles

La vie est un film, je l'ai toujours vue, comme un geste ralenti qui court, se penche, stroboscopie sur les distances, effets de fumée, là où ne s'interrompt jamais la scène, tellement précise, peut-être belle, terrible image.

Hélène Monette, *Le goudron et les plumes*

Dans la cour de récréation, un premier tintement de cloche.

Nous nous mettons en rangs, deux par deux, dociles. Les petites d'abord, puis les grandes. Nous attendons. Que la cloche sonne une autre fois. Avancer, nous diriger en silence vers la porte latérale de l'école Marie-Immaculée, la même pendant toutes ces années, puis vers l'escalier intérieur menant aux étages, d'une infinie propreté, avec leurs corridors remplis de portes massives, leurs parquets cirés, leurs plantes vertes, rigides comme des statues. Presque fausses. Avec de surprenantes odeurs d'encens, qui viennent on ne sait d'où, et de produits de nettoyage.

Entre la première et la deuxième cloche, le silence me surprend chaque fois. Les secondes s'étirent, ne passent plus. J'aurais presque le temps de m'évader si on m'avait appris. Mais, à cet instant-là, pour moi, il n'y a pas d'*ailleurs*. Ni dehors ni dedans. N'existe que ce petit monde connu, resserré, bordé au sud par le parc Lafontaine. Lieu malséant, dangereux pour les petites filles, où je ne m'aventure jamais seule. Selon la saison, c'est un tableau de verdure insondable ou un tableau de la désolation, blanc à rayures noires. Un décor en trompe-l'œil qu'on aura monté pendant une nuit d'octobre ou d'avril devant la fenêtre de ma chambre.

Mais, chaque fois, c'est un *ailleurs* interdit.

À cause de l'enfoncement toujours prévisible dans des sables mouvants.

L'école Marie-Immaculée occupe le centre de ce petit monde. C'est la mienne. Celle où, pendant des années, je serai surprise, chaque jour, par ce silence vertigineux, cette étonnante solitude, entre deux tintements de cloche.

Ce jour-là, je fais encore partie des petites. Mais des petites qui ont déjà des habitudes, qu'on a initiées aux règles, qui ne sont plus facilement effrayées par la peur du faux pas. Je connais bien ce lieu. La cour, les jeux, les tintements de cloche, le premier et le second, le déroulement de la cérémonie qui nous conduit en silence, par la porte latérale, vers l'escalier menant au troisième étage où se trouve ma classe, la 3^e année A.

* * *

Ce jour-là — et pourquoi ce jour-là? —, la montée soudain se fait au ralenti. Me rappelle l'intervalle de silence entre les deux tintements de cloche. Le grand escalier s'allonge indûment, nous piétinons, comme si nous étions au cinéma — la mort interminable de Molière à la fin du film d'Ariane Mnouchkine. Comme si les images successives des écolières montant, deux par deux, le grand escalier devaient avoir le temps de s'accumuler quelque part en moi; le temps aussi de créer cette impression de durée, oisiveté nécessaire à l'activité capricieuse de la mémoire, à l'élaboration du futur souvenir.

* * *

Il réapparaîtra un jour, tel un épisode découpé en images fortes se frayant un passage entre deux blocs de présent.

«Le souvenir», dit ma mère.

Elle pense *espoir*, mais elle le ravale. En craint peut-être l'audace. *Souvenir* lui convient mieux. Porte mieux l'absence. La tragédie inavouée de l'absence. Ma mère prolonge la vie de ses âmes voyageuses, en prononçant «souvenir», avec une réserve dans la voix, sa main droite levée jusqu'à sa nuque, la massant avec nostalgie, à cause des lambeaux d'images qui s'y sont réfugiés. Ma mère, enfoncée dans ses souvenirs. Des corps en différé jouent en el-

le, entre deux blocs de présent, des scènes sans début ni fin qu'elle entrelace à sa manière. Des scènes presque audibles quand elles remontent jusqu'à sa gorge.

Les plus grandes me précèdent dans l'escalier.

La pellicule tourne au ralenti.

Long travelling sur l'usure des tissus, sur le froissé des chemisiers blancs et des tuniques marine, sur la nonchalance des corps, accentuée par le ralentissement. Les plus grandes forment un bloc compact de silhouettes paresseuses. Puis leur image se fragmente, le décor devient flou. Ne reste plus que des mouvements épars, des portions de corps, un émiettement. Les plus grandes en pièces détachées. Gros plan d'une jambe où le bas a filé. Gros plan d'un ongle cassé au bout d'un bras, d'une main qui ballotte en douceur. Gros plan d'une joue trop fardée, d'une paupière noire de khôl, d'une bouche rouge... d'une bouche de femme... lointaine... étrangère... en 12^e année... et après... après... s'en ira... seule... quittera l'école... pour elle... c'en sera fini de cette vie... après... on ne sait pas... le monde... l'avenir devant elle... imprévisible...

maintenant... c'est moi...

grande... si grande... déjà...

c'est moi qui monte devant... qui précède les petites...

en 12^e année... moi...

est-ce possible?

déjà vieille...

je... quitterai en juin... c'en sera fini...

le monde... où?

lequel?

n'en connais rien...

l'avenir... à côté de moi... nulle part...

sans futur...

je... déjà... bannie...

sans nonchalance... seule... nuit...

frayeurs de petite fille... nuit...

quand l'ombre approche...

fin...

la mort au bout...

DEUIL...
 l'odeur de la robe... noire...
 toucher l'odeur...
 pause... la lame coupe...
 le cours de l'enfance ... petit fruit... la nuque frêle encore...
 arrêtez...
 pas appris à me méfier...
 pas appris le deuil...
 le khôl coule sur mes joues...
 mon cou... mes seins de grande fille...
 mon corps en trop... impur...
 ce qu'il advient après...
 tentation...
 battements de mon cœur gros...
 larmes... tant de larmes...
 trop de battements... fous...
 consolée, bercée, protégée...
 maman... maman...
 reviens...
 le petit cercueil... blanc... le lapin...
 le monde, la menace...
 c'est si vite fait...
 l'a b c de la mort...
 n'en sais... rien...
 ne veux rien en savoir...
 seule... vivre... vieillir... mourir...
 sans caresse...
 ne veux pas...
 ne veux pas que ça finisse...
 ô vertige...
 la terre noire... la fosse...
 voyageuse...
 la petite orpheline a peur...
 elle a froid...

Les grandes se sont engouffrées dans le corridor du deuxième étage, sans que je m'en aperçoive. Peut-être ont-elles voulu fuir mon regard posé sur elles. Son indécence. Son effroi. Le vide s'est repeuplé. Les parquets cirés et les plantes vertes ont repris leur place dans le décor. Mais le

présent défile encore avec un air de souvenir, une mélancolie, malgré le bruit de nos pas sur les parquets cirés, malgré la vitesse du mouvement, redevenue normale, autour de moi. J'ai la tête ailleurs, sonore, aux prises avec des relements bruyants d'images et d'impressions, avec des pensées qui, pour la première fois, me dépassent, ou plutôt avec des intuitions d'apocalypse, qui bouleversent le paysage.

Je ne veux pas que ça finisse.

Non, je ne veux pas.

L'enfance avance, ne revient jamais sur ses pas. Je resterai pour l'éternité une petite fille, bordée par sa mère, bordée jusqu'à la fin des temps. À mille lieues de l'enfer.

«Maman...»

* * *

Maintenant, je suis de nouveau là, dans mon chemisier blanc et ma tunique marine, debout sur le parquet ciré du corridor du troisième étage, enveloppée par des odeurs religieuses, marchant parmi d'autres, avançant dans le silence de notre vie quotidienne.

Si petite. Plus petite que d'habitude.

La vie, l'espoir devant moi, quand la porte de la 3^e année A s'ouvre. Nos pupitres sont là, nous attendaient en quelque sorte, avec nos crayons et nos cahiers d'exercices. Ça sent le printemps et les taches d'encre imprimées dans le bois. Des odeurs qui apaisent. Pendant la prière, le bourdonnement des voix, entrecoupé de brefs silences, et le bruit régulier des pas de mademoiselle Coulombe me font du bien. Je redeviens une petite fille normale qui récite mécaniquement des *Je vous salue Marie*, le regard fixé sur les oiseaux qui vont d'un arbre à un autre, traversant les cinq fenêtres de sa classe.

Le soleil est là, plus lumineux que d'habitude.

À quatre heures, je jouerai dehors avec Lou.

Or, ces pensées reviendront, de plus en plus souvent, car les occasions seront nombreuses.